

LA SÉRIE B

→ Connotations négatives associées à ce terme. Pourtant il y en a des excellentes et même des chefs-d'œuvre : il est donc important de revenir à l'essence de la série B

La lettre -B : renvoie à **cinéma Bis**, comme éternel relégué après le -A. Il y a d'un côté les films A et de l'autre les films B ou séries B.

La série B a été tout de suite étiquetée, dès sa création et elle n'avait guère de chance d'être estimée, ni même prise en compte. Dans les histoires de cinéma ce terme est quasiment **absent**, ou alors on en parle pour finalement renvoyer à un certain type de films mais sans forcément les nommer.

Quelques compagnies pendant l'âge d'or en font leur spécialité : la **PRC** qui est probablement le studio qui a produit le plus grand nombre de « navets » de l'histoire du cinéma. Très peu de films de cette compagnie sont des films de qualité. La légende de la série B s'appuie sur ces films là car ce sont des films qui sont faits en série et qui sont perçus aujourd'hui comme des **produits ringards**, avec leurs **outrances**, ou au contraire, leurs **lacunes**. Cela dit, on s'aperçoit qu'ils peuvent activer un **second degré de visionnage** involontaire qui n'a pas été recherché par la production ou le réalisateur et qui peut éventuellement avoir du charme.

C'est un enfant de la production hollywoodienne, qui porte les gènes de celle qui l'a créé.

Définition par défaut (Don MILLER dans « *Focus* » numéro 5 d'hiver 70): **avant de voir ce qu'est un film américain de série B il peut être utile de dire ce qu'il n'est pas.**

Autant en emporte le vent, n'est pas un film de série B. Pourquoi?

- gros budget
- 'bon' réalisateur
- têtes d'affiche
- décors créés pour ce film là et nombreux
- la durée: un « film fleuve » long (la série B est un long-métrage court)

Les caractéristiques :

- **le temps**: les films B étaient nécessairement des **longs-métrages courts** → des films compris entre 60 et 80 minutes. Cette durée est la conséquence de la **double programmation** « deux-films-ou-trois-films-pour-le-prix-d'un ». Il s'agissait de proposer au spectateur, au moment où la crise sévissait, pour le même prix deux ou trois films. Le premier de ces films est nécessairement une série B; le deuxième film est le film de prestige, c'est-à-dire le film A. Le but de la série B était de ne pas attirer l'attention du public trop longtemps pour lui permettre de goûter et d'apprécier le grand film : on retrouve une certaine **hiérarchie**. - > **Un film qui fait moins de 90 minutes est une série B, donc.**
- **le coût**: ne coûte pas cher encore qu'il faille nuancer → il y a de grandes disparités entre les films de série B produits par les Majors et ceux produits par les petits compagnies indépendantes : **grandes disparités de budget**. Une série B de la **MGM** pouvait coûter 10 fois plus cher qu'une série B produite par la **Republic** ou la **Monogram**.

Exemple : *The Big Leaguer*, produit par la MGM, 1953, Robert Aldrich, tourné pour la somme de 300 000 dollars. Quelques mois plus tard, il met en scène *Alerte à Singapour* par sa propre compagnie pour un budget de 100 000 dollars → **le film de 300 000 est une série B mais l'autre est un film A.**

Le budget de la série B était simplement variable d'une compagnie à l'autre avec une règle d'or : **faire le film le moins cher possible.**

-Il y a une équipe plus légère et moins de promotion.

-Le budget entraîne un raccourcissement de la durée de tournage : en moyenne un film se tourne sur une période de deux mois alors qu'il faut trois semaines maximum pour la série B et parfois le tournage est encore beaucoup plus courts : 5 jours, 2 jours, ...

Dans la série B on va plutôt trouver de **jeunes** acteurs débutants ou au contraire des **gloires anciennes** : des acteurs connus mais qui sont en disgrâce au sein de la production hollywoodienne. C'est la même chose pour les cinéastes : on a des cinéastes en herbe et d'autres en disgrâce → **il y a beaucoup d'allers-retours avec le film A.**

-Ce qui est frappant dans la série B : le dépouillement des décors, le nombre des décors.

Détour, Edgar George Ulmer, 1945, un chef d'œuvre du film noir tourné en très peu de temps et seulement 5 décors → simplicité des décors et des costumes et des accessoires (très peu). Le budget contraint tout y compris l'écriture. Les récits sont plus nerveux : on va à l'essentiel, on ne s'embarrasse pas du superflus.

Historique :

La série B n'a pas été pensée par les studios. **En 1930**, l'industrie cinématographique américaine a définitivement remplacé le muet par le parlant → 110 000 000 de spectateurs par semaine → **en 1933** ce chiffre est diminué de moitié : 60 000 000 de spectateurs hebdomadaires. La crise s'est installée et le cinéma comme toute industrie n'y échappe pas. En outre le cinéma doit lutter contre la concurrence de sa rivale de l'époque : **la radio.**

Douglas GOMERY explique l'arrivée de la série B dans son livre → c'est la conséquence de la **dépression**, avec les nouveaux programmes les spectateurs ont l'impression d'en avoir plus pour leur argent. Ce principe de la série B a été instauré par les **exploitants de salle**, ils ont eu l'idée de mettre deux ou trois films pour le prix d'un → **décision en aval.** **Ce sont les professionnels au contact du public qui imaginent ce principe.**

1. **En 1936** : la double programmation est entrée dans les mœurs puisque **85%** des salles l'ont adoptée, elle se quasi-généralise. À partir du moment où cette programmation attire le public dans les salles les grands studios se voient obligés de produire davantage : **ils ouvrent tous un département « B » spécialisé dans la série B, c'est à dire dans l'avant programme.** Un nouveau marché s'ouvre et il faut alors l'alimenter : à partir de **1933** la série B prend son essor.

Les combinaisons étaient variables d'une salle à l'autre : selon les salles on pouvait voir deux films « A » ou bien un film « A » et un film « B » ou deux films « B » : **ça dépendait de la spécificité de la clientèle.** Les gérants de salle se donnaient la possibilité de changer la formule pour se démarquer de la concurrence et pour trouver la meilleure adéquation entre le programme proposé et la clientèle. Les exploitants de salle connaissaient bien leur clientèle car ils vivaient dans le quartier de leur cinéma → **la rentabilité a pu être maximisée.**

« *Ce qu'était le film de complément à New York pouvait devenir le grand film à Dallas ...* », TAVERNIER, *Amis américains*.

Le même film pouvait être considéré comme un film « A » ou un film « B ». Certains des films produits dans les départements « B » étaient bien des films « A ».

→ Dans la série B il y a de bons films, ambitieux et des chefs-d'œuvre.

Cette série B a permis de:

- résoudre la crise,
- de faire revenir le public dans les salles
- rentabiliser le personnel : innombrables réalisateurs, scénaristes, ... que les studios avaient sous contrat à l'année. C'est le cadre industriel de ce système !

L'avantage de la série B en terme artistique :

- pouvoir tester tel comédien dans un registre différent
- lancer tel metteur en scène débutant,
- permettre à un chef opérateur d'expérimenter la lumière, ...

D'une certaine façon la série B était plus libre que le film « A ».

Quelques chiffres pour montrer à quel point la fréquentation augmente : en 1940, moyenne hebdomadaire de l'industrie hollywoodienne rapporte 735 millions de dollars, en 1941 809 millions, en 1942 1 022 millions, en 1943 1 275 millions de dollars.

→ **année absolue** : 1946 avec 1 692 millions de dollars pour 100 millions de spectateurs: on atteint pratiquement le record de 1930.

Ce qui met fin à la série B c'est la décision de la Cour Suprême de 1949 qui déclare illégale l'organisation verticale de l'industrie cinématographique américaine (→ les majors qui étaient à la fois productrices, distributrices et exploitantes de leurs films). La Cour estime que le principe de libre concurrence n'était pas respectée et a demandé aux majors de se séparer de leurs réseaux de salles. Cela disparaît à partir de 1949 mais ce processus prend des années et il faudra pratiquement attendre le « **nouvel Hollywood** » des **années 70**.

Dans les années 50 : on assiste à l'apparition d'un nouveau média qui est la **télévision** et la série B va se vendre massivement à cette TV → le catalogue de la série B sera diffusé à la TV.

Le personnel va partir en grande partie pour la TV, c'est à dire que les acteurs, réalisateurs permanents de la série B cinématographique vont travailler pour cette autre industrie de l'audiovisuel.

La série B influence beaucoup la TV de part les **serials** qui vont être diffusés à la TV (= ancêtres de la série).

La série que nous connaissons aujourd'hui est la **résultante** de ce qui s'est passé dans ces années là aux US. À partir du moment où la TV émerge elle va se saisir de cette forme cinématographique particulière : **la série au format 42 minutes**. Tout part de ces années 50 qui voient la série B se reformée à la TV.

Les vedettes de la série B :

Des vedettes qui vont avoir la possibilité d'avoir leur propre show à la TV (Gene AUTRY et Roy ROGERS / Bud ABBOTT et Lou COSTELLO).

La TV américaine est presque immédiatement attractive et se développe beaucoup plus rapidement qu'en France : une chaîne, plus tard la deuxième puis dans les années 70 la troisième...

Aux US il y a de la matière. Nous, nous étions occupés par les Allemands donc la culture était mise au placard.

Les petites compagnies indépendantes qui misaient sur la série B vont toutes disparaître. Il y a cependant des mutations : la *Republic* tient jusqu'en 1959 et disparaît. Dans le courant des années 50 la *RKO* va disparaître également (alors qu'elle a produit Disney, Welles, *King Kong*), suite aux fantaisies d'Howard Hughes, piètre directeur de studios.

L'ORC va naître, créée par Roger CORMAN : **le Pape de la série B**. Il réalise le film du premier rôle de Nicholson. Il réalise beaucoup d'adaptations d'Allan Poe, se spécialise dans le film de genre. Il a réussi car il a su imaginer une méthode qui consistait à faire une grosse préparation du film : prendre le temps de bien préparer le tournage, de bien écrire le film, ... Le plus coûteux étant le tournage, plus il est long plus on dépense. Il mise sur la préparation, le travail dit de *pré-production* et de *post-production*. Dès lors que c'est très bien préparé le tournage va très très vite, on fait très peu de prises, de 1 à 3 par plan.

Le Cas d'Ed Wood :

Ed WOOD est un cinéaste à part. Il réalise un certain nombre de films avec des budgets très très réduits → **on est dans la série Z**.

- il recycle des décors de films.
- il tournait dans des décors fabriqués pour d'autres films mais dont les studios ne se séparaient pas.
- la plupart du temps il tournait avec des non acteurs
- il tournait avec des moyens complètement dérisoires
- il récupérait des plans dans des bancs d'images : **le store shop**. Des troupes de bisons filmés en plongée, des explosions pendant la guerre ... → ce procédé donne à ces films un aspect très hétérogène. Pour ces raisons, il est classé plus mauvais réalisateur de tous les temps.

-Il a réalisé un film intéressant toutefois : *Glen or Glenda* ; dans lequel il se met en scène, ce qui fait de ce film probablement le plus personnel des films de son auteur.

-Il n'a jamais eu de succès, ses films sont plus projetés dans les **Drive-in** que dans les grandes salles.

-Il finit dans la misère à tourner des films érotiques, pornographiques ... il tombe dans une longue déchéance.

(Cf: le célèbre film de Tim Burton, *Ed Wood*, donne envie de faire du cinéma et rend hommage à cet homme).

Analyse d'une série B :

Cat People de Jacques TOUNEUR, 1942. C'est un film locomotive d'un cycle fantastique dont la réputation est grande. Il est produit au sein du département « B » de la RKO par un certain Val LEWTON, un homme qui va penser ce cycle fantastique, il en est pratiquement l'auteur. Il travaille ce film à partir d'un titre, qui au lieu de montrer, va suggérer. En effet, le mot de ce cycle fantastique c'est la **suggestion**.

→ C'est un des plus grands films fantastiques jamais réalisé.